

**Patrice Desbiens**  
**Un cri bloqué dans la gorge**

Michel Macina

---

Numéro 29, hiver 1983–1984

Être franco-ontarien-ontarois?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43822ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Macina, M. (1983). Patrice Desbiens : un cri bloqué dans la gorge. *Liaison*, (29), 25–27.

Patrice Desbiens

# Un cri bloqué dans la gorge

---

par  
Michel Macina

---

**FIN '75.** On dirait un rat, sorti du sous-sol. Avec de petits yeux rongeurs, il me regarde du seuil de la cuisine. Il essaie de se préparer un café matinal. Devant lui, une table foisonne de mégots Export « A » et déborde de bouteilles de bière. « You two guys should talk French », me dit-on, comme façon de nous présenter. On se regarde ; il se gratte le dos et revient à sa cafetière. Ce sera pour une autre fois. Il n'a pas l'air de vouloir communiquer, même avec quelqu'un qui parle français.

**DEBUT '76.** J'apprends que Patrice Desbiens est batteur et poète, qu'il arrive de Québec, qu'il est né à Timmins. Je lui demande de lire de ses écrits. Il me répond que ce serait possible.

Lors d'une visite subséquente, il me passe un recueil publié à compte d'auteur. J'y trouve des allusions à la culture québécoise qui m'échappent. Les références à Baudelaire et à Rimbaud me sont plus familières ; il s'identifie davantage avec Bukowski, Kerouac et Dylan. Son visage de maudit me fait penser le plus à Antonin Artaud. « L'histoire d'un tas de merde » me fait éclater de rire à haute voix. Il repart au Québec peu après, laissant un numéro de téléphone où le contacter dans le « cas où ».

**PRINTEMPS '76.** « Le cas où » arrive. Je l'invite à descendre à Welland avec moi pour monter une création collective sur l'histoire de la région du Niagara. Je dois persuader l'administration du théâtre

d'embaucher un percussionniste-poète. Du premier regard, la secrétaire le prend pour un voleur et étouffe un cri d'alarme. Avec deux et, parfois, trois autres personnes, Patrice et moi partageons un pied à terre dans la ville des roses.

Cinq semaines passent. Nous sommes à dix jours de la première. Les textes ne sont pas finis ; les chansons retardent également. Je pousse le poète dans le dos. Il remanie une chanson que j'ai écrite ; coup de génie, il saisit l'essentiel du spectacle, qui traite surtout de la vie rude et dure des pionniers de la place. Il s'attarde à la musique. Je ramasse la guitare et je fredonne quelque chose, n'importe quoi. Il m'enlève l'instrument et invente une mélodie en trois tons et à trois accords. Je m'étonne de son expression directe, simple, précise. Je complique sa création en y ajoutant des harmonies pour cinq voix. Sur le plan de la co-habitation, c'est lui qui nous complique la vie, par contre. Il se grée d'un autre appartement juste avant les représentations. Il a brûlé tout son argent. Je lui en passe d'autre.

L'expérience de Welland me révèle des qualités importantes chez cet homme qui ne s'exprime qu'au besoin. Théâtre-Action (TA) organise une fin de semaine de théâtre étudiant dans le même bâtiment où nous travaillons. Patrice récite pour les jeunes (tout en buvant de la bière) et ils l'adorent. Il les garde silencieux pendant vingt minutes avec l'histoire — racontée sur deux congas — d'une journée dans la vie d'un lion. Je fais mon possible pour que Patrice

récite au festival de T-A à Cornwall.

Notre percussionniste passe au programme du festival de théâtre. Son récital est sans éclat (et sans alcool) ; la réaction du public est mixte. Patrice est déçu de sa réception ; pour lui, c'est la rentrée du fils prodigue en Ontario. Il boude tout au long du voyage de retour à Toronto.

**ETE '76.** La boîte de nuit Video Cabaret marche fort en plein centre-ville de Toronto. Les nuits sont longues, pour ne pas dire interminables. Le underground torontois se délecte de ces spectacles multi-média-rock-vidéo-minuit. A la batterie : un dénommé Desbiens, qui fournit des rythmes solides, simples, assurés pour le groupe, **The Government**. La paie : 50\$ par semaine. On vit d'eau, d'amour, d'air emboucané et de la Molson. Patrice est amoureux de la femme de l'unique comédien de la gang ; celui-ci sort avec l'une des comédiennes-chanteuses. Le groupe se fait inviter à New York. Il faut convaincre Patrice d'y aller : il a peur de traverser la rue dans les grandes villes. A New York, il passe son temps dans sa chambre d'hôtel.

**HIVER '77.** Il a démissionné du groupe Video Cabaret et a déménagé chez la femme dont il est amoureux. Il commence à donner des récitals - à Harbourfront, entre autres, pour une gang d'Européens dépaysés qui comprennent mal l'accent ontarien. La question de survie le tracasse. Je lui passe de l'argent, prenant une veste en suède en échange. Je lui paie un dîner dans une taverne hongroise où il me fait lire de nouveaux écrits.

Je les trouve trop courts et je l'encourage à allonger ses poèmes. L'idée ne lui plait pas.

Je l'aide à remplir des formulaires du Conseil des arts. Il a peur de se faire refuser; il reçoit sa première subvention ontarioise, se lançant ainsi dans une carrière de subventionné. Il peut penser alors à sauvegarder son indépendance de sa blonde; de temps en autre, il passe quelques jours sur le divan de mon salon (surtout lorsque la mère de sa blonde est en ville.) Je trouve pour lui les coordonnées de Prise de Parole. Ce ne sera pas long, il se verra publié pour la première fois au compte d'un autre. Avec **Les conséquences de la vie**, Patrice se fait connaître en Ontario.

'78-79. On se perd de vue pendant un certain temps. Je monte dans le nord, mettre en scène des spectacles à Sudbury, Sturgeon, North Bay, comme à Toronto. Un beau jour, Patrice se trouve rédacteur (autodidacte) du Toronto Express. Il n'est pas riche, mais il se permet un pot de temps à autre. Ses relations amoureuses sont sans suite. Il déménage à Sudbury, pour s'approcher de la francophonie de là-haut, de Robert Dickson et, surtout, de son ange gardien et rédacteur, Gaston Tremblay, qui publie un 2ième recueil, **L'espace qui reste**.



«...des discours d'encouragement le décourage»

1980. Patrice descend à Toronto à l'occasion pour changer de pays. Il amène avec lui un texte inédit (et à moitié dactylographié) qui s'appelle Aller-retour. C'est l'histoire de sa vie, un projet dont il m'avait parlé à Welland, voilà 3 ans. Je me suis lancé dans le film depuis quelque temps; les possibilités d'adaptation cinématographique du récit sont évidentes. Nous sommes trois à déposer à l'ONF un projet qui s'appellera par la suite **L'homme invisible**. Le projet y est refusé. On essaie de faire écrire d'autres scénarios de film par Patrice. Il n'en a pas le tour. Il revient à son récit; Prise de Parole y porte intérêt— l'ONF aussi.

1981. **L'homme invisible** est publié. L'ONF a entamé un long processus de développement du récit avec d'autres personnes. Avec cinq autres poètes, on invite Patrice à réciter lors d'une soirée de poésie au festival de Théâtre-Action à Ottawa, qui sera tournée pour le film documentaire, **Les mots dits**. Patrice passe en dernier, prend énormément de temps à lire ses poèmes — et nous coupe le souffle à plusieurs reprises. Il a de la difficulté à réciter ses textes, car il raconte sa vie — la mort de ses deux parents comme de son frère aîné épileptique et alcoolique. Il revient trois fois au micro pour se lancer dans « Un Cri dans la gorge »; il étouffe en essayant d'expliquer le cri perpétuellement bloqué au fond de sa gorge. Lecture passionnée inoubliable, je comprend enfin pourquoi son écriture est laconique, trouée de tristesse.

Patrice attend six mois pour se faire payer 100\$ pour sa contribution au film. Entre-temps, ses écrits se raccourcissent comme s'il allaient disparaître au total de la page un jour.

1982. Au mois de mars, Patrice me parle à nouveau

du projet de film, **L'homme invisible**, en me communiquant une vision sobre, en clair-obscur, de ce que cela devrait être. L'ONF s'y engage au mois d'août, je monte à Sudbury pour lui rendre visite. Je me rends compte de son évolution personnelle: il s'est entouré de gadgets électroniques et de jouets musicaux que je ne pourrais jamais me permettre — stéréo, téléviseur, tambours, synthétiseurs. Il est véritablement « installé », enraciné parmi les roches de la ville des pluies acides. Un soirée amicale à dix personnes chez lui finit mal: il s'enferme, saoul, dans sa chambre. Le lendemain, il me dit qu'il se suicidera un jour; donc, on est mieux de faire le film tout de suite. Il me laisse la liberté entière d'adapter son texte.

Le projet de film passe par douze ébauches de plus — pour un total de quinze — de la fiction au docu-drame au cinéma-direct le plus pur. Il est refusé par le comité de programmation de l'Office national à Montréal; avant qu'on ne puisse y repasser, un autre projet est accepté et mange tous les argents de la programmation.

1983. Le projet dort sur les tablettes de l'ONF pendant cinq mois. Il est remis sur pied avec un titre nouveau (pour des raisons bureaucratiques obscures). On demande à Patrice de descendre à Toronto pour en parler au plus vite. Il retarde; on reçoit de lui un coup de téléphone depuis Québec. On le descend en train pour signer un contrat de développement d'un synopsis nouveau. On choisit un événement récent dans sa vie personnelle — la suite, si on veut, de **L'homme invisible**. Pétant de joie, de vie et avec une fébrilité d'imagination jamais vue auparavant, Patrice nous fait une analyse très percutante du sujet à traiter:

lui-même. On s'attaque au synopsis.

Des problèmes de collaboration surgissent : il préfère travailler seul dans sa chambre d'hôtel. Plutôt, il préfère **ne pas** travailler en solitude. Deux pages sortent en deux semaines. Des discours d'encouragement le découragent. Tout simplement, il n'est pas prêt à faire face aux questions que soulève le synopsis. Sur un plan psychologique très personnel, je m'attaque à ses problèmes de création. La stratégie marche, mais à rebours. Il nous sort dix pages en trois jours. En nous livrant ces textes, il nous fait savoir qu'il débarque du projet.

Je remonte à Sudbury avec lui pour tourner le film **Appartenance**, au sujet du 10e festival de Théâtre-Action. Il semble content d'être de nouveau chez lui. Puisque l'accent du film tombe sur la création théâtrale, on ne tourne pas la soirée de poésie où Patrice récite des poèmes de son nouveau recueil, **Sudbury**. Une belle occasion est alors ratée de documenter l'évolution d'un poète, car j'y découvre non seulement une nouvelle forme soutenue d'écriture mais aussi et surtout une nouvelle force d'homme. Je l'écoute en

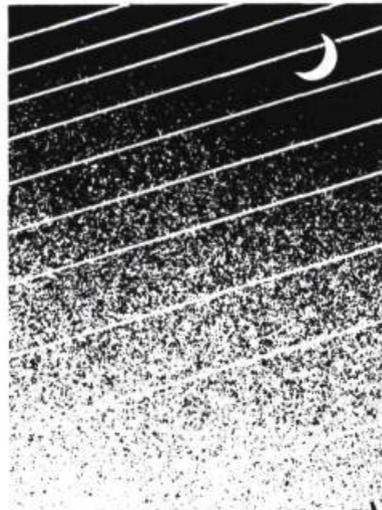


« Il semble content d'être de nouveau chez lui. »  
(Photos : Cédéric Michaud)

présence d'un cinéaste québécois qui essaie de comprendre ses « cousins » de l'Ontario : « Si l'Ontario peut produire des gars comme Patrice Desbiens », me dit-il, « cela veut dire qu'il y a quelque chose de spécial ici ». J'en parle avec Patrice après ; pas de commentaire sauf un : il a envie de voyager, probablement de retourner au Québec.

★

Michel Macina est un dramaturge, metteur-en-scène et récemment cinéaste, de Toronto. Il a travaillé à la production **Les mots dits**, pour T.V.O. et il travaille présentement à la production d'un documentaire sur le théâtre ontarien : **Appartenance**.



Gallant  
Graphiste (613)  
235-9158

47 ave myrand, ottawa, ont. k1N 5N7

Le TNO  
présente

2 nouveaux  
spectacles

**NICKEL.**

et

Au pays  
de  
Ti-Jean

Information :  
Raymond Lalonde  
(705) 675-5606  
C.P. 622  
Sudbury  
P3E 4P8

**flamingo**  
une  
comédie musicale

disponible en tournée  
à compter du 13 février

**théâtre le cabano**  
33, rue Quill, Ottawa, K1K 4E7. (613) 748-1721